

CHAPITRE PREMIER

La ballade

Je sens mes pattes se dégourdir. Je me sens un peu rouillée.

Je lève la tête. Autour de mon groin qui hume la douce fraîcheur de la nuit tombée, je n'aperçois que des nuages. Aucune étoile.

C'est dommage. J'aime bien admirer les constellations. Le lion, le dragon, le chien, le serpent... Ils sont presque tous dans le zodiaque. Il ne manque que le cochon... Ou le cochon sauvage, dont je suis le plus illustre représentant.

Je ne me sens pas en sécurité sur ce piédestal branlant. Il me donne l'impression de menacer de s'effondrer au moindre déséquilibre de ma part.

Je regarde des deux côtés... Personne. Les lumières qui fument du sol ne me plaisent pas. Elles me font mal aux yeux et en plus m'empêchent de distinguer les lumières du ciel nocturne que j'aurais peut-être pu admirer à loisir si un orage n'avait pas glissé un tissu mouvant par-devant elles.

Je m'appuie sur mes pattes postérieures et je bondis d'un saut.

Je sais... Cela peut surprendre de voir une telle carcasse se propulser en avant. D'habitude, je laisse toujours la trace de mes sabots d'appui dans le sol gras et humide, surtout en cette saison déclinante. Mais sur le béton, je ne laisse que deux griffures diffuses.

Comme le support surplombe le sol, ma queue le heurte lorsque je touche enfin la terre. Recouverte d'herbe, elle est dépourvue d'humus. Qu'est-ce que tu veux manger de bon dans ce coin et en cette saison ? Les récoltes ont été effectuées. Il ne reste plus rien dans les champs qui m'environnent.

Si je m'amusais à venir y planter mon groin, je ne les détruirais pas mais me contenterais d'aider les paysans à retourner leurs zones de culture.

M'intéresse pas !

Je préfère, lorsque j'en ai le choix, les enquiquiner, eux qui sont responsables de mon exil en forêt. Eux qui, depuis des milliers de leurs générations, se gavent de la chair de mes semblables, nous cantonnant dans les terrains qu'ils ne veulent ou ne peuvent pas exploiter et parfois se mettent à nous chasser, à nous traquer, juste pour nous détruire, nous qualifiant de nuisibles lorsque nous cherchons notre nourriture dans les terres qu'ils nous ont conquises.

Alors, je le fais franchement exprès.

Je piétine allégrement le champ tout autour du piédestal pour lequel je n'ai aucun regard.

Voici bien trop longtemps que je suis prisonnière de cet endroit. J'ai un réel besoin de me dégourdir les pattes, de gambader dans la nature et la forêt, de me nourrir, de me frotter aux troncs pour détendre ma peau cagneuse et pour en extraire une partie de mes parasites.

Mes parasites...

Qu'ils me semblent doux en comparaison de tous ceux qui viennent quotidiennement m'exposer à des lumières vives et agressives. Elles ne sont pas aussi nuisibles pour moi que celles qui m'obligent à demeurer dans un jour perpétuel. Mais qu'est-ce qu'elles m'agacent ! Combien de fois j'ai eu envie d'ouvrir ma gueule et de bouffer les gugusses qui déambulaient juste devant moi, profitant de mon innocuité forcée ? Combien de fois j'ai été démangée de déféquer sur ceux qui venaient examiner,

en tant que proctologues amateurs, l'état de mon postérieur ? Combien de fois j'ai regretté de ne pas pouvoir ruer dans les brancards ou foncer dans le tas ?

Aujourd'hui, ce soir, cette nuit, j'en ai le droit !

Enfin !

Enfin libre... Libre de faire ce que je veux. Il était temps.

J'avance droit devant moi. Tiens, encore une bande de sol dur sur laquelle nombre de mes semblables se sont fait percuter par des deux-pattes en conserve. À croire qu'ils le font exprès, ces assassins en puissance. Non contents de nous exiler dans les forêts profondes, ils viennent nous y harceler en y implantant des larges bandes de sol dur et imperméable, sur lesquelles rien ne pousse. Et ils s'amuse à nous dégommer lorsqu'on commet l'outrecuidance de poser nos sabots sur leur asphalte, tout cela parce que l'on veut passer, bien souvent en famille ou en clan, d'un côté à l'autre de leur ligne de démarcation virtuelle ou tout cela parce que l'on profite des bas-côté de leur sol dur pour se régaler avec les racines tendres ou les champignons qui tentent de se frayer leur place dans ce sol maltraité et rempli de divers nutriments rejetés par les deux-pattes...

Elle me semble ridiculement petite, cette ligne. Un seul bond et je passe par-dessus... Comme s'il s'agissait d'une autoroute pour fourmis. Pourtant, j'ai en tête qu'il a fallu plus d'une génération aux habitants de la région pour l'obtenir cette bande de cailloux tassés qui traverse la campagne entre nulle-part et pas bien loin...

Un autre champ, fraîchement retourné. Je plonge mon groin avec délectation dans le sol récemment retourné... Mais que les vers me semblent minis. Je les sens, j'avale des quantités de terre, filtrée par mes canines et je n'avale qu'une quantité infime de nourriture... Se pourrait-il que les vers soient devenus si petits que cela depuis que je suis immobilisée ?

Oui, je suis une truie, pas un verrat.

Mais quelle importance ? Dans la horde, j'ai ma place, mon rôle, ma vie, ma fonction. Et la première de mes missions consiste à préserver ma race : celle des nobles sangliers, seigneurs des forêts en cette Terre d'Ardenne.

Une forêt ?

Je redresse ma tête, abandonnant mon garde-manger. J'en vois justement une au lointain, vers le Nord. Deux groupes d'habitations de deux-pattes m'en barrent l'accès direct. Qu'importe, je vais les contourner, par l'Ouest, avant de retourner à l'abri, bien caché sous les branches et les feuilles jaunies qui ne vont plus tarder à tomber, surtout si les pluies s'en mêlent.

L'hiver est pour bientôt. Je me sens maigre et je ferais bien de m'empiffrer le plus possible pour constituer mes réserves de graisse.

Je ne suis absolument pas présentable ! Toute maigrichonne et pâlichonne... Comment veux-tu qu'un beau mâle dominant me préfère aux autres laies bien grasses qui auront eu toute la belle saison pour faire du lard ?

Alors, je prends le chemin des écoliers, le groin boutant le sol, les dents et les mâchoires faisant le tri entre la terre, les pierres d'une part et les racines, les champignons et les divers bestiaux que je tire de leur léthargie d'autre part.

Ouais... Ça bouche une dent creuse, sans plus !

Je laisse une large saignée sur mon passage, en prenant soin de contourner le plus possible les hameaux d'humains, sans me détourner pour autant de mon objectif. J'ai dû défoncer quelques chemins sur mon passage... C'est comme ça qu'ils les appellent. Des chemins qui traversent les champs pour y faire circuler leurs boîtes de conserves dans lesquelles ils se déplacent, sortes de carrosses modernes, car ils ont oublié comment ils faisaient avant de les avoir inventées. Par deux fois, je

suis passée par-dessus deux de leurs lignes dures, trop dures pour mon naseau et me voici enfin devant mon objectif. Les arbres pointent leur nez juste à hauteur de mon groin.

J'arrache une branche.

Hum ! Quel bon goût de chlorophylle. Un vrai régal ! J'en reprends une autre... Quelle gourmande je fais ! Puis une autre encore... Bon, il va falloir que j'arrête, sans cela il n'y aura bientôt plus une feuille sur les branches ! Et il faut que les feuilles tombent au sol à l'automne si l'on veut que les champignons prolifèrent et si l'on veut s'en mettre plein la panse dans quelques jours...

Allez, les arbres ! Poussez-vous que je rentre me mettre à l'abri sous vos épaisses frondaisons.

Encore un arbre à écarter et mon postérieur pénètre dans un autre univers : celui des animaux, celui que les hommes n'ont pas encore conquis, celui dans lequel ils concentrent toutes leurs peurs, toutes leurs craintes, toutes leur appréhension et qu'ils nomment vie sauvage...

Oui, je suis un animal. Et un animal sauvage.

J'en suis fière ! Jamais je ne renierai mon état. Je suis née pour être sauvage et déchaînée, ce que j'ai enfin obtenu cette nuit.

Je continue mon périple à travers les branches, les pierres, les feuilles mortes. Je me délecte des dernières baies que l'on peut encore dénicher en cette saison. Je me goinfre de racines fraîches et de champignons de toutes formes et de toutes saveurs.

Que c'est bon !

Même si je sens que, en raison de ma taille gigantesque, il me faudrait des tonnes de nourriture tous les jours, je n'en ai cure. Et ce, même si cela va entraîner une pénurie rapide dans la forêt. Alors, de nouveau je plonge mon groin avidement entre les racines de ce gros chêne plus que bicentenaire.

– Bonjour, Woinic !

Que c'est bon... Comme le temps jadis où je passais mes journées stoïque, sur ma stèle, me semble loin et que... ? Comment... Qui m'appelle ?

– Ils sont bons tes champignons ?

J'abandonne mes fouilles et me redresse. Je regarde à droite. Je regarde à gauche. Personne. Aucun deux-pattes à l'horizon. Et puis d'abord, les deux-pattes ne voient pas dans la nuit. Alors ?

– Au-dessus ! Je suis au-dessus de toi !

Je m'assieds afin de pouvoir redresser ma tête le plus possible. Au-dessus de ma tête, sur une branche basse, je note la présence d'une toute petite créature à deux jambes.

Ce n'est pas un deux-pattes conventionnel. Il a la taille d'un petit d'Homme mais ne ressemble pas beaucoup à ceux qui viennent quotidiennement se faire prendre en photo par leurs parents, lovés entre mes pattes.

D'abord, je n'ai jamais vu de deux-pattes qui brille dans le noir avant ce soir. C'est vraiment un soir spécial, extraordinaire. Je suis libre et je découvre une créature inconnue au bataillon.

La dite créature, sentant bien que pour moi maintenir mon cou tordu à l'envers pour regarder en l'air est contre-nature et me fait particulièrement mal, s'envole littéralement de sa branche et vient se poser devant moi, sur un tas de feuilles mortes qui pourrissent lentement. Elle tient au bras gauche une sorte de bouclier, simple forme oblongue en métal de la taille de son buste, avec un renfort circulaire en son centre. Une particularité par rapport à un bouclier standard, tel que je me l'imagine : il est prolongé par une lance, accrochée au pommeau et qui repose sur le sol, aidant la créature malhabile et handicapée par ses deux pattes avant raccourcies. La lance sert de troisième jambe et l'aide à se tenir debout.

Elle est habillée d'une sorte de tunique, ou de robe courte, serré à la taille par une ceinture large avec une grosse boucle en laiton ou en alliage métallique de couleur dorée. La couleur est difficilement définissable. Vert ? Marron ? Oscillant entre les deux ou unie ? En tout cas, elle brille.

Ses jambes sont protégées par des cuissardes qui semblent en laine, tricotées en grosse maille. Ces membres antérieurs sont courts et se terminent par des mains. Ils ne sont pas protégés et dévoilent une musculature faible. Sous sa robe, elle porte une sorte de pull de la même laine que ses cuissardes.

Enfin, son visage ressemble à celui d'un deux-pattes avec toutefois des différences notoires. Son nez semble plus long, sa bouche plus étroite, son menton est court et fuyant. Ses yeux aux pupilles sombres sont larges et en amande. Les oreilles sont longues et mal découpées. Ses cheveux, d'un orange vif, sont taillés au carré et retenus par un bandeau vert qui brille tout autant que son plastron.

La créature me regarde, sans animosité et sans curiosité particulière.

– Qui es-tu ? je demande.

– Bonjour toi-même ! me répond la créature.

– Ouais !... Bonjour... Ou plutôt bonne nuit.

Qu'elle soit douce pour toi et tes proches !

– Voilà qui est mieux, réplique le petit être en reculant pour s'appuyer contre le tronc du chêne et ainsi soulager ses jambes qui me semblent frêles et peu solides.

– Bon, maintenant que les salutations son faites et puisque tu sembles me connaître, j'aimerais que nous revenions à égalité sur ce point...

– Comme ton discours est policé, dis-moi ! Ton créateur t'a doté d'une grande culture. J'aime !

Elle commence à m'agacer à ne pas vouloir répondre. Et comme j'ai encore faim, je me détourne de cette crispante créature et reprend mon repas en replongeant mon groin entre les feuilles pour profiter de quelques vers qui ont cru que le danger s'était promptement éloigné.

– Je m'appelle Fintan et je suis de passage dans tes terres pour cette nuit seulement.

– Ah bon ! Et bien, fais donc comme moi et profite de ce que mère Nature t'offre généreusement. Les frimas vont bientôt nous frapper. Aussi il faut faire des réserves pour la période froide !

Et je replonge allégrement dans le sol, après avoir profité de ma respiration pour répondre à Fintan, puisque c'est ainsi qu'il s'appelle. Je fouille et refouille le sous-sol, sans plus me préoccuper de l'être lumineux. J'émerge à nouveau pour me gaver d'air frais. Le petit être n'a pas bougé, toujours appuyé contre le bois. Je lui demande :

– Mâle ou femelle ? avant de repartir à la chasse aux invertébrés.

Il attend que je ressorte à nouveau pour me répondre :

– Les deux, mon général !

Cela déclenche une crise hilare chez moi. J'en manque d'avalier la moitié de la motte de terre que j'avais gardée sur ma face, posée sur mon groin, coincée entre mes deux yeux.

– Tu es une sorte d'escargot, alors ?

– Pas tout à fait... Je suis un elfe. Enfin, en ce moment, je suis un elfe. Mais auparavant, j'ai été un homme – un deux-pattes, comme tu dis – mais j'ai été également un saumon lors du grand Déluge, puis un aigle, un ours, un loup et même un lombric.

Du coup, je regarde d'un air retord le ver qui se glisse dans le profond sillon devant moi. J'hésite à l'ingurgiter

d'un coup de langue, ne voulant pas offenser ce petit être étrange au discours singulier. Je laisse partir le rampant et me pose sur mon séant, évacuant d'un coup de langue le reste de la terre qui trônait sur mon blase. Je le regarde. Il demeure impassible et immobile. Je lui demande :

– Tu me racontes une bien singulière histoire. Qui es-tu donc vraiment ? Quel est ton rôle dans le géon¹ ?

– Dans le géon, je ne sais pas, mais sur ce monde de Gaïa, je suis à la base un druide primordial et, à ce titre, mon rôle est multiple. Il a déjà consisté à sauver la Création d'une de ses multiples destructions cyclique. Par la suite, je suis devenu le guide spirituel du peuple d'Irlande. À l'époque, j'étais encore jeune, si tant est que cette notion de jeunesse ait un sens pour moi, et je portais de longs cheveux blancs à l'instar des autres druides humains qui acquéraient cette noble condition au fil des décennies. Puis quand les druides sont devenus des êtres bannis et honnis, je me suis reconverti. Depuis, je sillonne ce monde à la rencontre de singularités comme toi. Mais toi, es-tu bien consciente de ton rôle dans le géon ?

– Oui ! Tout à fait ! je réponds avec à-propos et fermeté, bien que pas si convaincue que je veux bien le laisser croire.

– En es-tu sûre ?

À croire que Fintan lit dans les pensées...

– Je suis en effet apte à lire dans tes pensées... Dans tes pensées présentes, passées comme futures. Même si ce n'est pas amusant de connaître par avance ce qui va se passer. La vie n'est plaisante que lorsqu'elle conserve une part de mystère, n'est-ce pas ? Aussi, je vais

1 Littéralement, le Géon est « la Terre vivante », dans la théorie Gaïa. Par extension, le géon est l'entité supérieure qui relie le matériel et le spirituel, le grand Tout.

cesser mes investigations et vais me contenter de t'écouter, d'analyser tes dires plutôt que d'inquisitionner ton esprit.

– Je t'en remercie, bredouillais-je. Et oui, comme tu l'as appris en fouillant dans mon esprit, je ne sais pas vraiment ce que je fais ici. Je sais simplement ce que je suis : une statue de métal fabriquée par un sculpteur un peu fou, comme tous les artistes de talent. Une statue qui se veut le symbole de cette terre des milliers de fois meurtrie et le symbole d'un peuple qui a su résister aux multiples invasions millénaires sans perdre son âme avant de s'avouer vaincu par la sédentarisation de la société et de tomber aujourd'hui dans le déclin et la facilité du confort du monde moderne.

– Tu es donc pleinement consciente de ce que tu es physiquement...

– Mais, aujourd'hui, cette nuit, je ne suis plus ce symbole... Je suis un être vivant. Je suis un sanglier, une laie, un véritable animal. Alors, je me comporte comme tel : je cherche à manger dans la forêt et j'essaye de fuir les deux-pattes qui m'ont érigée en symbole tout en adorant se gaver de mes chairs. Mais ce n'est pas aussi facile que je le pensais. Tout me semble dérisoirement petit, minuscule et je crains que même si je ravageais toute cette forêt en l'espace d'une nuit, cela ne suffise pas à me rassasier.

– En effet... se contente de répondre l'elfe, m'incitant ainsi à poursuivre mon raisonnement.

– Donc, tout en mangeant, je cherche à comprendre. À comprendre qui je suis vraiment. À comprendre ce que je fais ici et pourquoi...

– Pourquoi, je puis y répondre. Quant aux autres aspects de ton interpellation, ce sera à toi de le découvrir. Tu bénéficieras de tout le temps qui t'es donné cette nuit pour parfaire ton raisonnement et en atteindre la quintessence.